Les étoffes en Provence
Partie 1 : un travail domestique d'abord

Du plus loin qu'on le constate, on a pratiqué le tissage, le tricotage, la broderie, activités éminemment artisanales s'il en fût. Le musée londonien Petrie d'archéologie égyptienne (*Petrie Museum of Egyptian and Sudanese Archaeology*) recèle dans ses réserves la plus ancienne robe de lin égyptienne datée de plus de 5000 ans.



La robe Tharkhan, en lin, datée de 3000 ans avant JC., Musée Pétrie de Londres.

Et les plus lointains vêtements découverts dans les sites archéologiques scandinaves remontent à l'âge du bronze ancien, 2300–800 av. J.-C. La fragilité des éléments de tissu et les difficultés d'une telle conservation dans des régions soumises à la glaciation font qu'on n'a trouvé que peu de pièces.



Éléments de vêtements découverts dans la tombe d'Egtved, musée national de Copenhague

Notre intention n'est pas de faire un historique du vêtement mais plutôt de nous rapprocher d'une spécificité provençale reconnue dans l'histoire qui est celle des étoffes imprimées provençales et plus particulièrement marseillaises. Dans la terminologie des rues de nos villes du sud, demeurent encore bien des noms significatifs d'activités qui ont trait au traitement de telle ou telle fibre, de tel ou tel artisanat, ouvrant un champ d'investigation évocateur.

À Marseille, *la Canebière* évoque actuellement tout autre chose que les filatures de chanvre, d'où son nom est tiré. *Le boulevard de la Corderie* n'appelle plus les cordiers et leurs charrettes de livraison. À Avignon, *la rue des Teinturiers* ne bruisse plus des mouvements des grandes roues désormais silencieuses ; il y demeure encore quelques lieux aux noms poétiques tels que *la Condition des soies* et d'autres. Et dans les villages, on n'entend plus le battement des métiers à tisser qui, de maison en maison, fournissaient le tissu nécessaire au quotidien, solide, rustique, indispensable.

Diverses nécessités génèrent les activités de tissage de fibres qu'elles soient animales ou végétales : protéger contre les intempéries, envelopper sous forme de vêtements, de couvertures ; décorer parce que l'esthétique est malgré tout toujours présente chez l'humain.

Comment s'est organisée la production des étoffes en Provence ?

Dès leur installation en Avignon, au XIVe, les papes font venir des maîtres tisseurs en soie italiens pour leurs besoins. Le luxe développé concerne la décoration des pièces plutôt froides du palais pontifical et aussi les vêtements cérémoniels somptueux des pontifes et de leur cour.

À la fin du XVe, alors même que la *curia* a réintégré Rome, les industries et artisanats de luxe n'ont pas pour autant quitté Avignon et la Provence. Le roi René favorise l'introduction et la culture du mûrier et donc la sériciculture. Avignon a longtemps été un centre de production du textile de soie. En demeure dans la ville certains bâtiments fameux comme le bâtiment de *La condition des soies*. Celle-ci, toujours administrée par le Mont-de-Piété, assurera les diverses opérations de dessiccation et de titrage recherchées par les producteurs et les négociants locaux. Le Vaucluse et les régions environnantes étaient en effet d'importantes zones de production séricicole. Ces producteurs et négociants venaient à la Condition d'Avignon pour faire établir de manière indiscutable la qualité des soies fournies, objet de négoce. Installée primitivement dans l'ancienne Chapelle du Mont-de-Piété, la *Condition des Soies* s'agrandira progressivement pour aboutir au grand bâtiment orné de deux belles façades, donnant l'une sur la rue de la Croix et l'autre sur la cour du Mont-de-Piété, rue Saluces.



La porte d'entrée du bâtiment, actuellement transformé en théâtre.

La soie est une matière qui se charge très facilement d'humidité, jusqu'à 10 à 30% de son poids. De là est venue la nécessité de déterminer le poids réel, "marchand" ou "commercial" de la soie, c'est-à-dire le poids anhydre de la matière auquel on devait rajouter environ 10% d'humidité naturelle. Pour cela, on procédait à des opérations successives de dessiccation, c'est-à-dire de dessèchement, d'échantillons de soie prélevés dans les ballots. Les *matteaux* de soie (écheveaux liés entre eux) étaient posés alors dans un panier métallique perforé, lui-même suspendu sans contact, à l'intérieur de

de cette banque. Un courant d'air chaud était alors envoyé dans la banque. L'opérateur vérifiait la température atteinte grâce à un thermomètre. À l'issue de chaque opération les *matteaux* étaient à nouveau pesés pour mesurer la quantité d'eau perdue. Était alors déterminé le poids marchand de la soie, mesure effectuée dans les règles et sans contestation possible de la part du producteur ou du négociant. Ces banques de conditionnement étaient horizontales et permettaient de traiter plusieurs *matteaux* simultanément. Au courant du XIXe siècle le système a été perfectionné.



La rue des Teinturiers à Avignon

Autre lieu significatif, **la rue des Teinturiers**, surnommée la rue des Aubes, tire son nom de l'intense activité industrielle liée aux textiles qui fleurissait entre les XIVè et XIXè siècles. La rue suit la Sorguette, alimentée par les eaux provenant de Fontaine de Vaucluse. L'industrie textile s'y est installée dès la fin du Moyen-Âge, et c'était alors la soie qui dominait. La rue s'appelait encore "rue allant du portail Imbert vieux", à l'angle avec la rue des Lices (remparts du XIIème siècle*)* "au portail Imbert neuf" (remparts du XIVème siècle*,* devenu le portail Limbert*)*. Elle prit ensuite celui de rue du Cheval Blanc, du nom d'une auberge. Ce n'est qu'à partir du XVIIIème siècle, après l'installation des garanceurs et des indienneurs qu'elle prit son nom actuel.



Bras d'entraînement du mécanisme, ancien moulinage 30 rue des teinturiers, Avignon.

Tout près des remparts actuels, au 30 de la rue, un ancien moulinage atteste aussi de l'activité industrielle de cette rue. Il ne reste plus que l'axe de la roue qui desservait cet ancien moulin à soie, transformé au début du XXème siècle en tannerie.

La fabrication de la soie a bénéficié, dès le XVIIIe siècle, d'une mécanisation précoce grâce Jacques Vaucanson, ingénieur en mécanique qui a perfectionné le système de la mécanisation des métiers à tisser. Coexistent des filatures techniquement avancées, proto-industrielles, et des productions manuelles et domestiques. Au XVIIIe et au XIXe encore, l'élevage des vers à soie reste une activité saisonnière exercée à domicile par une main-d'œuvre rurale abondante, essentiellement féminine, mais son revenu est deux fois plus important que celui des autres activités agricoles. Des millions de mûriers envahissent alors les coteaux, et les maisons s'agrandissent de magnaneries. De même, le tissage de la soie, effectué à domicile par les nombreux artisans, s'étend dans les campagnes autour d'Avignon pour satisfaire à la demande : de 3 000 métiers à Avignon en 1810, on passe à 7 000, au milieu du siècle, occupant 15 000 personnes.



Jacques de Vaucanson, 1784

Toute la Provence est alors concernée par la production de la soie, sans parler du traitement des autres fibres. Notamment à **L'isle sur la sorgue** : D'abord comme partout ailleurs en Provence, ce sont les magnaneries qui se multiplient occupant une partie des maisons particulières et apportant leur lot d'odeurs nauséabondes dans la vie quotidienne ; puis on voit l'apparition des moulins destinés à filer la soie ; il y eut en 1763 un premier moulin à soie à l'Isle-sur-la-Sorgue dont l'existence fut éphémère. La ville produisait des cocons, toutefois la conversion en étoffe de soie était alors réservée à Avignon, les Islois achetaient en retour de la soie préparée. C'est au début du XIXe siècle que la production de soie a pris toute son importance et on a vu la création ou reconversion de **11** moulins alimentés par des roues.





Deux des roues restantes de l'Isle sur la Sorgue

Michèle Brun (à suivre)

La bibliographie sur le sujet est très conséquente et je n'en citerai qu'une partie faute de place.

Odile et Magali Pascal, Histoire du costume d'Arles, T 1*, Les formes sous l'Ancien Régime*, Artegrafica, Vérone, 1992 ; T 2.

Jennifer Harris, 5000 mille ans de textiles, edition Parkstone British Museum, 1994.

Annie Roux, le textile en Provence, édisud, 1994.

Les étoffes, dictionnaire historique, les éditions de l'amateur, Paris, 1994.

Michel Biehn, *En jupon piqué et robe d'indienne*, Artes Graficas, Tolède, 1994.

Kathryn Berenson, *Quilts of Provence*, Thames and Hudson, Londres, 1996.

Roseline Boucher, Les tissus de Provence, Aubanel, 1999.

Piqué de Provence, de la collection d'André-Jean Cabanel, Edisud, 2000.

Néo classicisme et romantisme, Artegrafica Vérone. 2001 :

Alexandra Fau, *Histoire des tissus en France*, Edition Ouest France, 2006. (à suivre)